

Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs
SIXIEME ANNEE
17 JANVIER 1951
TINTIN
3
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
C'est dans ce numéro (p. 8) que commencent
LES AVENTURES de DZIDZIRI !

MON COURRIER

Min Jean, Jumet. — Désire correspondre avec lecteur néerlandais s'intéressant au cinéma, au théâtre, au dessin et âgé de 13 ans environ. Ecrire au journal.

Wofrey. — Puisque les cryptogrammes t'intéressent, nous en ferons paraître d'autres dans le journal. Amicalement.

Planquart Christian, Ixelles. — Aimerait correspondre avec un collectionneur de timbres du Congo. Ecrire au journal.

Beeckmans Willy, Etterbeek. — Il arrive parfois qu'une coquille nous échappe. Je te félicite de l'avoir remarqué. Reçois aussi nos excuses.

Vif argent, Liège. — Désire correspondre avec une petite fille de 11 à 13 ans aimant la lecture et le sport, et habitant la Suisse ou le Congo. Ecrire au journal.

Meeus Dominique. — Bravo pour ta lettre et merci pour les nouvelles que tu me donnes des albums « Tintin ». Mon amical bonjour.

Henneton Lise-Thérèse, Kain. — Oui, tu peux m'envoyer des devinettes. «Le Sphinx d'Or» continuera longtemps encore à t'enthousiasmer. Amitiés.

Nolf Jean-Marie, Melle (Gand). — Ta maison est bien jolie ! Rassure-toi : la tour de Pise n'est pas sur le point de s'écrouler. A toi.



SILENCE!

On télévise !...

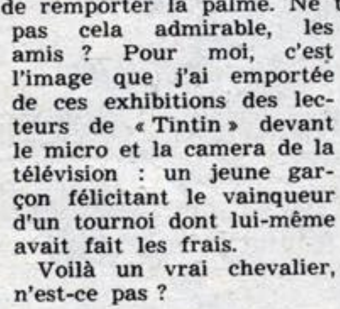
CEUX d'entre-vous, les amis, qui nous ont accompagnés, certains jeudis après-midi, aux studios de télévision d'un grand magasin du centre de la ville, n'ont pas oublié l'atmosphère de chaleur, de lumière et de nervosité qui y régnait, tandis que se déroulaient les jeux de pronostics et de devinettes organisés par « Tintin » devant le micro et la camera.

Un jury, composé d'une vingtaine de jeunes lecteurs du journal, avait été réuni à l'intérieur du studio, et c'est devant lui qu'une demi-douzaine de nos amis devaient se produire. Aveuglés par les projecteurs, intimidés par cet énorme appareil qu'un technicien manœuvrait devant eux comme un tank, ils répondaient tant bien que mal aux questions que leur posait le speaker.

Ce fut une belle exhibition, joyeuse, courageuse, et couronnée de succès. De succès, et de prix aussi, car le meilleur recevait, en fin de séance, un bel album de « Corentin ». Vous pensez s'il régnait dans le studio une belle émulation à l'annonce de ces récompenses !

Or, un jeudi, je fus le témoin d'une petite scène, en apparence quelconque, mais qui, à mes yeux, révélait un beau caractère et une généreuse sensibilité. Une série de questions avait mis en présence quelques garçons qui, au fur et à mesure des éliminatoires, ne furent bientôt plus que deux. Un dernier interrogatoire fit sortir le vainqueur, et le jury l'acclama.

C'est alors que le concurrent évincé eut ce geste charmant et si rare : il applaudit, lui aussi, celui qui venait de remporter la palme. Ne trouvez-vous pas cela admirable, les amis ? Pour moi, c'est l'image que j'ai emportée de ces exhibitions des lecteurs de « Tintin » devant le micro et la camera de la télévision : un jeune garçon félicitant le vainqueur d'un tournoi dont lui-même avait fait les frais.



Voilà un vrai chevalier, n'est-ce pas ?



MON COURRIER

Destrycker Jean, Uccle. — Tu dois répondre à nos enquêtes de « Vous avez la parole » lorsque nous posons la question et non pas lorsque nous publions les réponses. Alors, il est trop tard. Compris ? A bientôt.

Barbier Michel, Tisselt. — Félicitations pour ton long message chiffré. Il n'est pas nécessaire que tu sépares les mots ni que tu appliques la ponctuation. Amicalement à toi.

ARBRE DE NOEL DE « TINTIN »

HUITIEME LISTE DE SOUSCRIPTION

Ont versé 320 fr. : les élèves de 10e de Saint-Louis, Bruxelles.

A versé 200 fr. : Lucy de Camps;

Ont versé 100 fr. : Jean-Philippe de Boe; Mme Zitting; M. Diels; Daniel Jansson; Nelly Bara; Jean-Claude Jonniaux.

Ont versé 60 fr. : R. et E. Verstraete.

Ont versé 50 fr. : Guy Mourlon-Beernaert; René Vergeynst; Maurice et Evelyne Craenhals; Denis Remi; Paul Walthéry; Etienne et Michel Vanhove; Jean Van Rooy.

A versé 39.45 fr. : Rosalba Zanini, Turin.

Ont versé 25 fr. : Roland Duval; Raymond Meys.

Ont versé 20 fr. : Michel Leininger; José Jeandrain; Yvon Grad; F.E.R. Van de Walle; Daniel Poiet; Mathieu Talmasse; L. Mormont; Yvonne Glady; Robert Vandewalle; Jean Cordier; Claudine Raimond; Ch. Fauville; Gilbert Marbens; Erik Vermeire; Monique Wihard.

A versé 15 fr. : Edouard Dewandre.

Ont versé 10 fr. : Michel Weber; Janine Widdershoven; Jean-François Lecocq; Jeannine Goeffort; Francine d'Oultremont.

A versé 5 fr. : Jacques Wauters.

Total de la 8e liste 1.989.45

Listes précédentes .... 24.886.—

Total à ce jour 26.875.45

De plus, la section catholique du haut de Forest nous a fait remettre un colis de vêtements, jouets et bonbons.

A tous les amis de « Tintin », un grand merci.

TINTIN Le journal de tous les jeunes de 7 à 77 ans ! Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, rue du Lombard, 24. — Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC. — Rédacteur en chef : André-D. FERNEZ. Imprimerie : Etablissements VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Les aventures de BOUBOULE et NOIRAUD : CHASSE « A COURRE »









Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

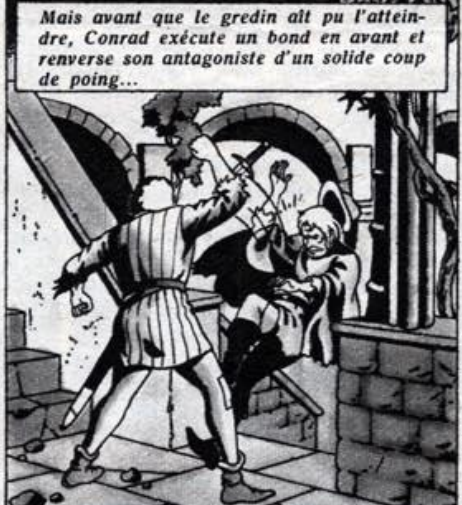
Une nuit, le château du valeureux chevalier Conrad est attaqué par une bande de brigands. Le jeune garçon, qu'ils avaient contraint à les aider, alerte le chevalier...





















MAIS A L'INSTANT OU LE CHEVALIER CONRAD LAISSE TOMBER LE BANDIT DANS LE VIDE, LE BORGNE, QUI S'EST APPROCHE A PAS DE LOUPS, BONDIT SUR NOTRE HÈROS...



(A suivre.)



"VILAIN CANARD"

Conte d'A. D'OULTREMONT. — Dessins de François CRAENHALS.

DEPUIS quelques semaines, les canards sauvages étaient descendus sur les marais. Le printemps approchait et les nids se cachaient sous les joncs. Ce matin, la dernière aiguillette de glace avait fondu, et Monsieur Canard, en prenant son bain matinal, s'était réjoui de trouver l'eau moins froide. S'étant ébroué, il retourna en hâte auprès de son épouse, qui avait dû, exceptionnellement, renoncer à son plongeon quotidien, une coquille brisée, un doux frou-frou sous ses plumes, lui ayant annoncé l'arrivée au monde des bébés canards tant attendus. Demain, conformément à la tradition, les enfants s'en iraient tous à l'eau, et Papa Canard les compterait fièrement. Mais d'ici là, ils devaient rester au chaud.

— Ils sont nombreux, remarqua Maman Canard, comme le soir tombait; ils remuent tous à la fois !

Après un souper léger de grenouilles et de limaces, les parents s'endormirent jusqu'à l'aube suivante.

★

— Un, deux, trois, quatre... disait Monsieur Canard en se rengorgeant.

L'une après l'autre, dix-sept petites boules jaunes suivirent leur maman dans l'eau du marais. Mais, brusquement, Monsieur Canard sursauta et se frotta les yeux. Qu'est-ce que c'était que cette informe masse grise dressée sur deux bâtons, qui fermait la marche ?

— Mes aïeux ! glapit-il. Qu'ai-je donc fait pour avoir un tel fils ?

Le phénomène avait rejoint ses frères et ses sœurs sur l'eau, où il évoluait avec aisance. Lorsqu'elle le découvrit, Maman Canard, elle aussi, fut consternée. Qu'allait dire le peuple des canards en voyant un caneton aussi laid ? Il avait trois fois la taille de ses frères et de ses sœurs. S'il allait les battre ? Mais « Vilain Canard » ne manifestait aucune intention belliqueuse. C'étaient au contraire ses frères qui le maltraitaient et l'injuraient.

— Coin, coin, qu'il est laid ! Coin, coin, aucune cane ne voudra l'épouser plus tard ! Coin, coin !

Plusieurs semaines passèrent. Au milieu de ses frères et sœurs, qui passaient des heures, chaque jour, à lustrer leurs premières plumes vertes et bleues, Vilain Canard restait un objet d'horreur : une masse grise et duveteuse, sans une plume.

★

Déjà au-dessus du marais passaient les bandes de canards, qui volaient vers le Sud. On entendait leurs appels :

— Venez, venez, vers le soleil, vers la chaleur et la joie ! Venez, venez ! Coin, coin, coin !

Par un beau clair de lune, Papa Canard, Maman Canard et leurs enfants s'envolèrent à leur tour. A son réveil, Vilain Canard se trouva seul : on l'avait abandonné ! Le marais s'était couvert brusquement d'une mince couche de glace. Il aurait bien voulu partir, lui aussi, mais, à sa grande honte, il ne savait pas encore voler. Chaque fois qu'il s'y essayait, il retombait lourdement dans la boue collante.

— Sans doute, pensa-t-il, résigné, ce que mes frères appellent le bonheur se trouve-t-il pour moi, ici, dans ce marais, parmi les limaces et les grenouilles.

Une vieille poule d'eau prit le malheureux sous sa protection. Et l'hiver passa...

Au printemps suivant, les canards revinrent.

— Coin, coin, coin, qu'il est laid ! raillèrent-ils en s'abattant sur l'eau dans un grand bruit d'ailes.

Vilain Canard se sentait fort à présent, et de taille à se défendre. Mais il ne voulait pas se battre. Il s'éloigna tristement, parce qu'il savait qu'il était affreux. Un matin, en faisant sa toilette au bord d'un étang, il s'était contemplé longuement dans l'eau. Grand, gros, juché sur deux pattes énormes tournées en-dedans, le corps couvert de plumes sales, non, vraiment, il n'était pas beau à voir. Depuis lors, lorsqu'il buvait, il fermait les yeux...

Depuis plusieurs semaines déjà, il savait voler. A l'automne suivant, lorsqu'il voulut s'approcher des jeunes canes qui se pavanaient, elles le chassèrent toutes à la fois, comme un intrus.

Puis, de nouveau, un soir d'octobre, tous les canards désertèrent le marais, et l'hiver revint. Grâce à son expérience de l'année précédente, Vilain Canard ne manqua de rien. Il avait acquis une force prodigieuse, il connaissait chaque jonc du rivage, et il trouvait toujours à manger.

A la fin des frimas, bien avant que reparussent les canards, trois oiseaux inconnus firent escale sur l'eau du marais. Vilain Canard n'en avait jamais vu de plus beaux. Leurs plumes étaient aussi blanches que la neige qui scintillait encore, là-bas, au sommet des montagnes. Leur vol était puissant, leur force incroyable. Après avoir un moment contemplé sans oser les aborder ces nouveaux-venus à la majesté royale, Vilain Canard fit timidement quelques pas vers eux; à sa grande surprise, les étrangers l'accueillirent poliment, et le considérèrent tout de suite comme l'un des leurs.

Puis, un jour, avec ses nouveaux amis, Vilain Canard partit très haut, très haut dans le ciel, certain d'avoir enfin trouvé la joie, le bonheur et l'amour.

★

— Maman, maman ! Viens voir ! dit le petit garçon. Hier, il y avait trois grands cygnes tout blancs sur le marais. Aujourd'hui, il y en a quatre !...



— Maman, maman ! Viens voir ! dit le petit garçon...



Les PECHEURS *de* PERLES

Van Jesselton, commandant du vaisseau hollandais l' « Amaranth », est venu jeter l'ancre près des côtes de l'île de Ceylan. Il invite à dîner le Gouverneur de l'île et son ami, puis les entraîne dans sa cabine...

Voici : je vous offre de traiter avec moi sur un plan tout à fait personnel, c'est-à-dire à l'insu de nos gouvernements respectifs. En fait, vous êtes les maîtres de Ceylan : eh bien, cédez-moi le droit de pêcher des huîtres sur une partie de la côte...

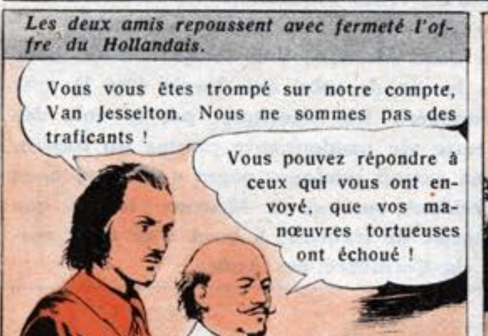
Monsieur, vous savez parfaitement que nous n'avons pas le droit d'accepter !

Seul le Vice-Roi a ce pouvoir... et il ne fera rien qui soit contraire aux intérêts de notre pays !

Hum... Je vois que vous voudriez retirer le maximum d'avantages du marché que je vous propose... Soit, écoutez-moi : si vous acceptez ma proposition, vous serez mes associés et vous partagerez avec moi les bénéfices de la vente des perles que j'aurai pêchées...

Mais, en dépit de son éloquence, Jesselton n'entame en rien la loyauté foncière de Manrico et de Perez...

Les deux amis repoussent avec fermeté l'offre du Hollandais.



Prenez garde, Messieurs ! Nous avons d'autres arguments pour vous convaincre. Nos navires sont armés !

Van Jesselton bondit sur ses pieds; ses yeux étincellent de colère.

Pendant ce temps-là, près de la côte... Une flotille de jonques légères vient de doubler le cap Rohany, et s'approche des barques qui entoure le bateau de Malabar...

Entre les indigènes des jonques, et ceux de Malabar, de mystérieux propos s'échangent...

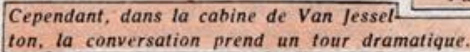


Puis, les jonques silencieuses glissent vers l' « Amaranth »...

... où les officiers et marins hollandais boivent et chantent joyeusement.

Le commandant... a dit de veiller !

Oui, nous veillerons... ce barillet de bière... Nous le veillerons... jusqu'à ce qu'il soit vide !...


Cependant, dans la cabine de Van Jesselton, la conversation prend un tour dramatique.







Cependant, une ombre quitte l'une des jonques, et grimpe le long d'un codage jusqu'à la fenêtre de la cabine de Van Jesselton...

(A suivre.)

Jeudi prochain : LES INDIGENES A LA RESCOUSSE !...



MERMOZ héros de légende

JOSEPH KESSEL, l'auteur de « Mermoz » dont il existe une édition pour la jeunesse (Hachette), est né en Russie en 1898. Aviateur et journaliste, il a mis son expérience vécue au service de ses reportages et de ses romans. C'est par « L'Equipage » qu'il se fait connaitre au grand public. Il publie aussi : « Les Captifs » et « Les Cœurs purs ». Tous ses ouvrages, d'un relief dramatique intense, exaltent l'aventure de la vie et la poésie de l'action.

Ami de Jean Mermoz, il a évoqué en un livre admirable la vie de celui qui devait être le premier à conquérir les Amériques par la voie des airs. De cette vie passionnante comme un roman, nous avons extrait quelques pages où Kessel nous conte l'accident survenu à Mermoz, tandis que celui-ci tentait de franchir, à bord d'un frêle monomoteur, la Cordillère des Andes.



LE 9 mars 1929, à dix heures du matin, Mermoz, ayant Collenot derrière lui, quitta le terrain de Copiapo. Il monta par lentes spirales à l'altitude limite que lui permettait son appareil : 4.200 mètres.

Rien ne peut faire sentir le caractère d'interdiction absolue que présente cette barrière colossale — la Cordillère des Andes — qui réunit la terre au ciel, et qui fermée, murée, sans faille ni fissure, semble arrêter à son flanc l'univers.

Cette barrière, Mermoz voulut la prendre en défaut. Longtemps, très longtemps, il croisa, il rôda devant elle. Toute sa vigilance, toute son intuition, il les employa pour surprendre dans cette enceinte formidable le défaut, la fente, par où son avion du bout de l'aile gauche au bout de l'aile droite pourrait se couler. Il ne trouva pas.

« On peut passer les Andes utilement pour la ligne à 4.500 mètres, se dit Mermoz excédé par sa croisière inutile. Et moi je ne dispose que d'un plafond de quatre mille deux cents. »

Mermoz s'entête cependant. Il ne rentrera pas à Copiapo. Ces trois cents mètres d'altitude qui manquent à son appareil, il les obtiendra en se servant des courants ascendants. Ainsi espère-t-il qu'une vague d'air le soulèvera au-dessus de la muraille et qu'il pourra la franchir. Il lutte avec le ciel. Il lutte avec la montagne. Vainement. C'est par miracle qu'il échappe à la mort lorsque, aspiré par un courant descendant, son frêle avion touche le sol.

Mermoz et Collenot se regardèrent avec un profond soupir. Dans cette première minute, la joie et la stupeur de vivre encore, de vivre tout de même, les emplit entièrement. Elle fut fugitive. Mermoz n'avait-il pas simplement reculé leur mort de quelques heures, et quelles heures !

Ils étaient sur un plateau en pente douce cerné par des ravins profonds. Tout autour, dans un désordre fantastique et grandiose, scintillaient les croupes, les cimes, les arêtes et les pics. Un désert de neige et de pierres s'étendait à perte de vue. Et un silence, un silence sans nom.

Il faisait un froid de —15 degrés. Ni Mermoz, ni Collenot n'avaient songé à emporter de provisions. Ni l'un ni l'autre n'avaient de vêtements chauds. Et l'appareil était inutilisable.

Ils décident de l'abandonner et ils se mettent en marche vers l'Ouest, vers le Chili. Espèrent-ils vraiment se sauver ainsi ? Non. Jamais la Cordillère n'a rendu les pilotes égarés dans ses plis. Ils se ravisent.

— Collenot, dit Mermoz, il faut réparer le taxi.

— Je vais essayer, Monsieur Mermoz.

Leurs voix résonnaient singulièrement dans le silence surnaturel. Ils se mirent au travail. Il faudrait avoir l'expérience et le don d'un mécanicien génial pour dénombrer et comprendre les gestes que fit Collenot, ses trouvailles, ses inspirations, et comment il arriva à redresser le train d'atterrissage, remplacer la béquille, assurer la solidité du fuselage, rendre inoffensives les avaries du moteur.

La nuit pleine de lune n'arrêta pas ce labeur de songe épais. Le froid engourdissait les mains des deux hommes et brûlait leurs corps. La faim les affaiblissait. A l'aube, Collenot moins résistant que Mermoz, commença de subir les effets du mal de montagne. Il saigna du nez et des oreilles. Des étourdissements le firent vaciller. Pourtant, il n'arrêta pas son labeur durant toute la journée qui suivit. Le soir, il n'avait pas terminé. Le froid, cette nuit-là, fut plus vif encore. A demi gelés, exténués de faim, la tête bourdonnante, Mermoz et Collenot se couchèrent dans la cabine des passagers.



Le lendemain, enfin, l'appareil réparé tant bien que mal, ils décidèrent de partir. Mais comment décoller en cet endroit hostile ?

Le plateau sur lequel se trouvait l'appareil descendait en pente douce. Cette pente fixait inexorablement l'axe du départ. Il fallait lancer l'avion sur la déclivité naturelle qui lui donnerait force et vie. Mais cette déclivité aboutissait à un ravin dont le bord opposé et situé un peu plus bas que la plate-forme formait obstacle. Puis venait un autre ravin et un troisième dont les bords allaient toujours s'abaissant. Mermoz savait que, parvenu au bout de la pente, son avion n'aurait acquis ni la vitesse, ni la puissance nécessaires pour survoler ces trois degrés. Il avait donc repéré à la surface de chacun une étroite bande à peu près plate qu'il toucherait de ses roues pour rebondir de l'une à l'autre comme sur autant de tremplins et plonger enfin dans la mince vallée qui bleuissait au fond.

Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait.

Et c'est ainsi que ces deux hommes, qui depuis cinquante heures n'avaient rien mangé, presque pas dormi, tentèrent l'aventure la plus extraordinaire que l'aviation eût enregistrée jusqu'à ce jour, et la réussirent *par le miracle de leur volonté, de leur intelligence et de leur courage surhumain.*

Mermoz, le visage pareil à un masque, sentait chaque tressaillement de l'appareil dans sa chair. A deux mains, il appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie les molécules de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de la montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

A midi, Mermoz était à Copiapo.

Ceux qui l'ont vu atterrir m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongeait, le froid n'en avait fait qu'une plaie.

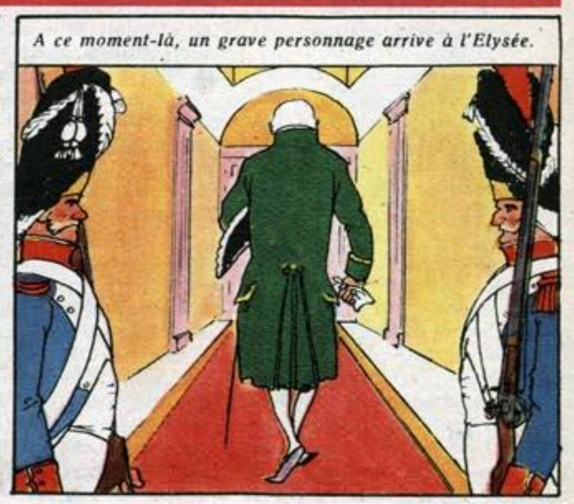
LES MAMELUKS DE BONAPARTE

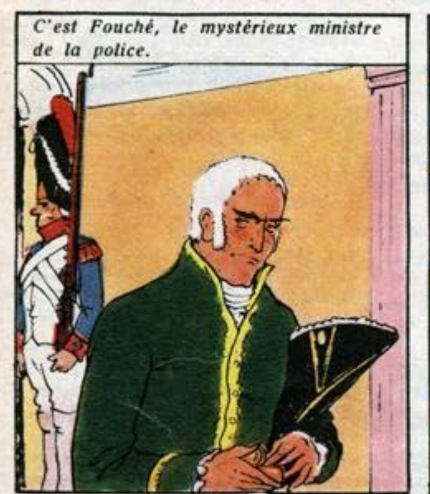
TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan et Kaddour ont découvert un complot contre Bonaparte. Mais en quittant le quartier général des conspirateurs, ils se font arrêter par deux cuirassiers...













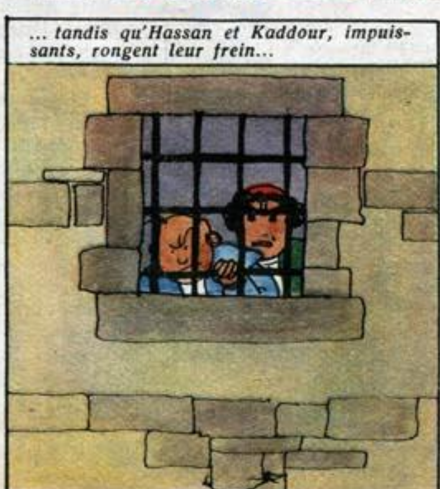














(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



PASSAGER CLANDESTIN

On l'appelait Dzidziri : nul ne savait à la vérité comment le surnom était venu à Gérard : premier balbutiement? Appellation comique donnée par un camarade? Ou, plutôt, ce cri qu'il lançait lorsque, avec les copains, il imaginait quelque aventure sensationnelle?

Une Aventure avec un A majuscule. Car Dzidziri, chef incontesté de tous les galopins du quartier, était un rêveur : un rêveur d'action; il ne détestait rien tant que méditer; en revanche, il fallait le voir quand il s'agissait de fabriquer de toutes pièces l'attaque de la



Personne ne regardait de son côté. Il bondit, franchit l'escalier - passerelle.

diligence par les Indiens Comanches ou la remontée de l'Orénoque, à moins que ce ne fût un « grand cirque aérien », où des parapluies brisés figuraient les Mustang opposés aux Yak que représentaient deux bouts de volige cloués en croix — sans oublier l'intervention des superforteresses personnifiées par une lessiveuse rouillée tenue aux anses par ses « pilotes »... Ah! certes oui, il fallait le voir alors, Dzidziri : c'était là qu'il se révélait plus grand que les plus grands, jamais en défaut; il était partout à la fois; bouche, pieds, mains, tout son corps participait; il n'était plus que hurlements, tapements, claquements; il était la bombe et la mitraillette, le tank, la sarbacane ou l'arc; il était tout...

Et peut-être Dzidziri était-il tout cela avec autant de ferveur parce qu'il se sentait tellement dépourvu dans la loge de concierge qu'il habitait : non d'ailleurs que son oncle Amable Saupranaud, le garde républicain, fût mauvais homme; non que sa tante Gabrielle fût méchante. Non! Tout bonnement Dzidziri se trouvait solitaire, se rappelant mal — si même il se rappelait — les traits d'une maman perdue trop tôt, d'un père qui n'était pour lui qu'une photo et un diplôme sous verre... Et puis, Dzidziri, d'instinct, parce qu'avec « sa bande » il se heurtait souvent aux agents du quartier, détestait l'uniforme d'Amable et la moustache de Gabrielle. Voilà donc peut-être pourquoi le garçon avait une telle vie intérieure en ses quatorze ans, pourquoi il rêvait du jour où il pourrait légalement s'évader.

Pour l'instant, le rêve sous ses yeux se cristallisait. Sur le champ d'aviation, où l'aurore dessinait des silhouettes confuses, où erraient des autos tous phares allumés, on apercevait la masse hardie de l'avion.

Cet avion, depuis des semaines, Dzidziri n'avait de pensées que pour lui. L'appareil était devenu quelque chose comme un dieu : un dieu dont il eût connu les moindres rouages. Il avait lu dans les journaux maints articles; ainsi savait-il la répartition des locaux, l'emplacement de la soute à bagages, du bar à l'extrême-arrière du fuselage, le système permettant aux quatre-vingt-seize fauteuils de se métamorphoser en couchettes. Il avait pris place — en rêve bien sûr! — au poste de pilotage, appuyé tel bouton, vérifié les cadrans dont le jeu extraordinaire l'entourait. Il avait tenu le manche, senti l'énorme machine frémir, doucement s'ébranler, prendre la piste d'envol, et fracassant l'air de ses huit réacteurs, décoler... Dzidziri avait piloté le « Normandie des Airs » — comme on avait surnommé le nouvel avion — orgueil de la construction française, aboutissement des recherches des meilleurs ingénieurs, après des années d'efforts.

Ah! les merveilleuses heures vécues par Dzidziri au huitième étage de la maison, assis sur le toit, les pieds dans la gouttière, étreignant un vieux manche à balai, et menant au-dessus des continents « son Normandie »!... Maître des cieux! Maître des tempêtes, des orages, des vents!... Les autobus cornant dans la rue à ses pieds, n'était-ce pas le grondement des vagues? Les cris égosillés de tante Gabrielle...

— Gér... ard!... Gééér... aaard ...

Mais n'était-ce pas l'une des trois hôtesses de l'air qui invitait le « pilote » Dzidziri à absorber le repas frugal qu'on venait de lui préparer?...

Et, dans le matin bleuissant la nuit, l'avion était là, devant le garçon. Il l'avait fréquemment approché : jamais comme dans cette aube. Parce qu'aujourd'hui le F-ZNBA allait effectuer son premier vol interpolaire. La grande boucle autour de la terre! Et non dans le sens des parallèles : en survolant les deux pôles, en affirmant ainsi que le « Normandie des Airs » serait capable, sans escale, sans ravitaillement, d'effectuer ces quarante mille kilomètres...

Quarante mille kilomètres! Dzidziri entendait encore le maître à l'école de la rue Vauvenargues : « la dix-millionnième partie du quart du méridien terrestre... » Et l'avion, lui, volerait quatre fois dix millions de mètres!...

On affronterait les chaleurs de l'équateur, les glaces des pôles, et l'on reviendrait se poser en triomphateurs sur cette même piste d'où l'appareil allait tout à l'heure partir.

Dzidziri apercevait des groupes. La clarté de ce matin d'été montrait les membres de l'équipage discutant, répondant aux questions des reporters. Les opérateurs d'actualités avaient avancé leurs cameras. Et l'on entendait :

— Ici... Non, venez tous. Les pilotes, les mécanos, les radios. Mais bien sûr, les hôtesses de l'air également...

Un homme se tenait un peu à l'écart : pensif, il examinait l'énorme machine. C'était lui qui en avait conçu les lignes hardies, faisant ressembler l'appareil à quelque gigantesque squale dont les nageoires inférieures se fussent métamorphosées en ailes. On l'appela :

— Monsieur Hage-Davricourt!

Il s'approcha, rejoignit l'équipage. Les opérateurs braquèrent des projecteurs.

Comme hypnotisé, Dzidziri avait franchi une barrière — il ne se souvint jamais comment — et s'approchait. Lui, ce n'était ni le cinéma ni les reporters qui le passionnaient : l'avion seul comptait.

L'avion, et cette porte ouverte au haut de l'escalier roulant. Il avançait. Il avançait! A quoi songeait-il? Avait-il un but?

Personne ne regardait de son côté. Il bondit, franchit l'escalier-passerelle, se trouva dans l'appareil. Dans le « Normandie »! Et il regardait, comparait les photos admirées dans les magazines avec la réalité, adaptait son rêve à la vision tangible.

Soudain, il y eut un bruit de voix au dehors. On allait le surprendre, le chasser!... Non! Il se précipita vers l'arrière : il y avait là, derrière le bar, une petite soute à vivres. Il s'y enferma, se tassa sous une toile de sac. Et ne bougea plus.

Dix minutes plus tard, dans le hurlement forcené des réacteurs, le « Normandie des Airs » décollait. Les spectateurs criaient, applaudissaient.

Dzidziri, immobile sous le sac qui le dissimulait, se pinça la peau jusqu'au sang : non, il ne rêvait pas...

Jeudi prochain :

TORNADE !...

Quel sport choisir?...

LA chance — je dis bien : la chance — veut que je sois assez souvent en contact avec les jeunes élèves d'une école. Ils ont d'abord considéré d'un air très réservé ce monsieur assez fol pour participer quelquefois à leurs jeux. Puis, la confiance venant, ils ont condescendu à l'accepter parmi eux. Enfin, ils en sont venus à me demander :

— Quel sport ferais-je ?

C'est, à quelques nuances près, la question que me posent parfois certains lecteurs de « Tintin ». Je vois donc bien que je ne pourrai y échapper, et qu'il me faut répondre. A ceux-ci comme à ceux-là, je dirai :

— Attache-t-on la charrue avant les bœufs ?

La perplexité se lisant à cet instant sur le visage de mes jeunes interlocuteurs, je leur donnerai l'explication de cette réponse en apparence sybilline.

★

PREPARATION DE BASE

On les connait, les jeunes enthousiastes ! A peine ont-ils enfourché leur vélo ou chaussé les « kets » de basket, qu'ils rêvent déjà d'être les égaux de Fausto Coppi ou de Furlong.

Ne les contrarions pas.

Mais il faut bien leur dire que — sauf exceptions très rares — on ne nait pas champion : on le devient.



Pour devenir un champion, il faut attaquer le travail à la base, ne pas se lancer dans le sport avant d'avoir éduqué ses muscles. Pour tout dire, il faut commencer par faire de la culture physique.

Quelle affreuse grimace se peint dès lors sur les jeunes visages ! La culture physique ? Peuh !

★

SPORTS DE BASE

Je sais bien que la culture physique n'est pas très amusante. Aucune chose utile, nécessaire, n'est tout à fait amusante. On ne s'amuse pas non plus à faire ses devoirs de l'école. Pourtant, les devoirs, c'est la culture physique de l'esprit.



Bien qu'en fait, rien ne puisse la remplacer complètement, on peut lui choisir des sports dits « de base » qui sont — en somme — une « culture physique jouée ». Ces sports de base sont la natation, l'athlétisme et le basket-ball qui préparent le corps à tous les autres sports.

La natation, d'abord. Sport de souplesse, peu violent, qui ne fatigue pas les jeunes cœurs, apprend à respirer (oui !) et développe la capacité pulmonaire. La capacité pulmonaire est aux hommes ce que la cylindrée est aux voitures : une 3.000 cm Alfa-Roméo ira plus vite qu'une 1.500 Simca. Essayez donc, d'abord, d'accroître votre « cylindrée » !

L'athlétisme, ensuite. J'entends l'athlétisme complet : sauts, lancers, course, qui développe harmonieusement tous les muscles, et qui a cet avantage de se pratiquer en plein air.

Le basket, enfin, qui est peut-être bien la culture physique jouée idéale développant la rapidité, les réflexes, le coup d'œil, l'adresse et le souffle.

Alors, et alors seulement, vous choisirez le sport dans lequel vous vous spécialiserez. Vous y arriverez parfaitement prêt, armé physiquement et — en très peu de temps — (si vous avez un peu de don) vous arriverez à des résultats que vous n'auriez jamais atteints sans la préparation que vous avez suivie.

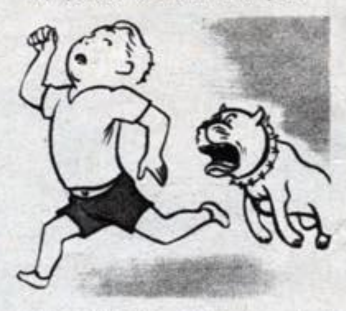
Mais quel sport choisir ? insisterez-vous.

A cela, une seule réponse : celui qui vous plaît. Dès l'instant où vous avez suivi la préparation que je vous indique, toutes les voies vous sont ouvertes avec le maximum de chances de succès.

★

LA COMPETITION

Mais il ne faut pas se lancer trop tôt dans la compétition. Seize ans — quoi qu'en disent les augures qui affirment : quatorze ! — seize ans, dis-je, est un bon âge. Attaquer trop tôt la compétition use le corps et la volonté. Ceux qui commencent à courir trop jeunes ne « durent » pas.



En voulez-vous des exemples ? Willy den Ouden, la jeune Hollandaise, championne d'Europe à treize ans, abandonnait le sport de compétition à vingt ans. Il en fut de même pour presque tous les jeunes champions trop précoces.

★

A QUOI PEUT-ON VOIR QUE L'ON PEUT DEVENIR UN CHAMPION ?

Indépendamment de ce qui précède, on peut voir assez tôt si l'on a des dispositions physiques pour devenir un bon athlète. En règle générale, remarquez-le, les vedettes sont assez grandes, ont de longues jambes fines, une musculature longiligne, une poitrine profonde qui révèle un bon « moteur » pulmonaire. Je dis « profonde » et non « large ». On peut avoir une poitrine large, mais peu profonde, peu « épaisse ». Par contre, on peut avoir une poitrine qui n'est pas exceptionnellement développée en largeur, mais qui cache des poumons amples, profonds, de grande capacité.

Les jambes, surtout, ont leur importance : si les vôtres sont longues, pensez aux sports de détente, de vitesse. Si elles sont plutôt massives, si vous avez une solide « assiette » de base, pensez au football, au ski, au hockey sur glace, aux sports qui exigent un solide équilibre. Combien de jeunes ont choisi un sport qui ne convenait pas à leur morphologie, alors qu'ils eussent peut-être réussi dans une autre branche mieux adaptée à leurs possibilités physiques !

Et puis, il y a le cœur.

Tous les grands champions, à de très rares exceptions près, ont un cœur lent. Zatopek, Coppi, Reiff, et le fameux noir Ray « Sugar » Robinson ne dépassent pas cinquante-huit pulsations à la minute au repos. Le cœur des enfants bat plus vite que celui des adultes. Toutefois le cœur — souvenez-vous en — est un muscle qui s'entraine et se perfectionne comme un biceps, un deltoïde, un jambier intérieur, un abdominal.

Voici : le petit cours est terminé. Il aura peut-être été ennuyeux; mais, je le crois, utile à ceux de mes jeunes compagnons qui rêvent des lauriers olympiques.





LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



M. Lambique et le Plongeur Masqué sont à la recherche de Bob et Bobette, enfermés dans la grotte de Mocano. En arrivant près de la porte de bronze, nos amis se trouvent nez à nez avec les trois bandits...





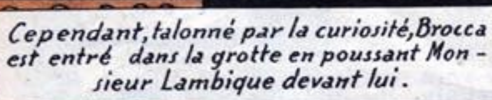
























(A suivre.)

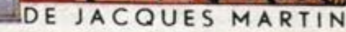


LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

LE SPHINX D'OR

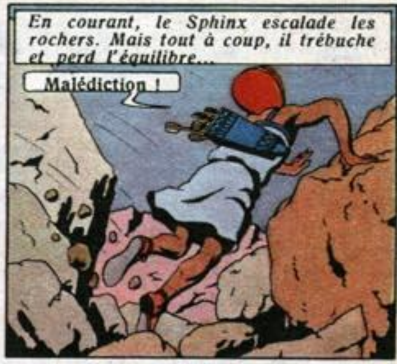
Les Egyptiens se sont rendus maîtres d'Efaoud, la citadelle du redoutable Sphinx d'Or. Cependant, celui-ci parvient à fuir. Alix et ses compagnons s'élancent à la poursuite du scélérat...

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES MARTIN

































(A suivre.)

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

IL Y A PAPILLON ET PAPILLON !...


















TIMBRES TINTIN

Comme nous vous l'avions promis, voici la liste des primes qui vous sont offertes par le TIMBRE TINTIN :

	Nombre des points.
1. Cinq séries de 40 vignettes « LE ROMAN DU RENARD ». Par série (1)	50.—
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de HERGE, carnet « A », 15 sujets (2)	50.—
3. Carnet de décalcomanies TINTIN. Idem, carnet « B », 22 sujets	60.—
4. Deux séries de 5 cartes postales en couleurs, dessinées par HERGE, par série	70.—
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE, avec sujets variés	80.—
6. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette, vélo ou voiture (double face, 3 couleurs) ...	100.—
7. Joli compendium de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE	150.—
8. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU ...	200.—
9. Puzzle TINTIN. Scènes originales sur bois, dessinées par HERGE	350.—
10. Jeux de cubes TINTIN, création de HERGE	....
11. Abonnement spécial au journal « TINTIN » ou « KUIFJE » (10 numéros)	450.—
12. Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinée par HERGE ...	500.—

(1) La série 1 contient les vignettes de 1 à 40; la série 2, de 41 à 80, etc. indiquer clairement quelle série vous désirez.

(2) Disponibles : « Le Trésor de Rackam le Rouge », « Tintin en Amérique », « L'Ile Noire », « Le Crabe aux pinces d'or ». Indiquer : carnet « A » ou carnet « B » et le titre.

★

Nous vous rappelons que ces TIMBRES figurent déjà sur les savons TINTIN, de *PALMAFINA*, les toffées et bonbons, les chocolats, et les biscuits de *VICTORIA* et bientôt vous les trouverez sur de nombreux autres produits.



ENVOYEZ LE NOMBRE VOULU DE POINTS A

TINTIN
BRUXELLES,
Service T.,

en indiquant clairement le cadeau désiré, sans oublier votre adresse.

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Callway, qui a été chargé de chasser les Indiens, a une dispute avec Tony. Heureusement, celui-ci parvient à s'enfuir avec Ramon...

























(A suivre.)

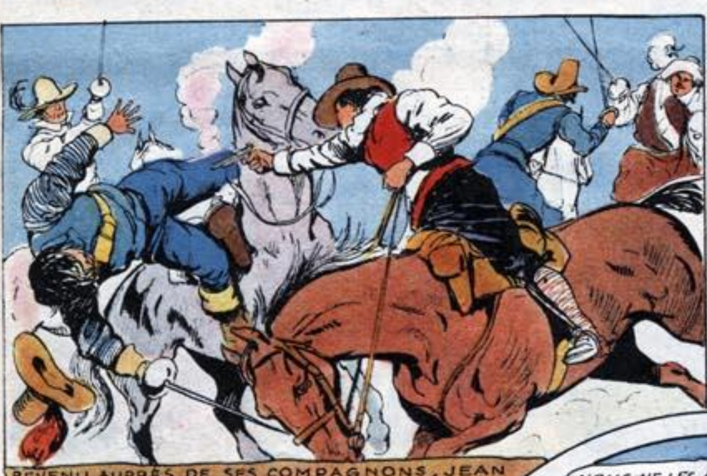
Le Fils du Maître de Poste

Par André Galland

Jean Lubin et ses amis sont partis à la recherche du maître de poste Pierre Lubin, qui a été enlevé. Le petit groupe rattrape bientôt les ravisseurs...

















BONJOUR, NCLE ANTOINE

BONJOUR, MON PETIT SOYEZ LES BIENVENUS MESSIEURS

LES QUATRE COMPAGNONS SONT ARRIVÉS À L'AUBERGE DE "LA MULE BLANCHE" DONT LE PATRON LES ACCUEILLE CORDIALEMENT



Le Corsaire Noir

Roman de E. SALGARI

Dessins de F. CHILETTO



Chaque homme se charge d'un léger fagot de branchages pour traverser plus facilement le marais. Puis, les deux colonnes s'avancent hardiment vers les fortifications...



Aussitôt qu'elles atteignent le marécage, les canons du fort se mettent à tonner...



Ceux qui sont touchés par la mitraille espagnole s'enfoncent dans la boue...



Enfin, les corsaires atteignent la terre ferme. Ils se regroupent...



Les chefs lancent leurs hommes à l'assaut. Une batterie espagnole tombe entre leurs mains.



Cependant, le Corsaire Noir s'écarte un peu avec Carmaux, et étudie le terrain...



Le Corsaire Noir retourne vers ses hommes et les lance une seconde fois à l'attaque...



Mais une pluie d'obus accueille les flibustiers, qui sont obligés de se replier et se réfugient dans un bois.



Alors, le Corsaire Noir, choisissant une poignée d'hommes parmi les plus braves, les entraîne avec lui pour contourner l'obstacle...

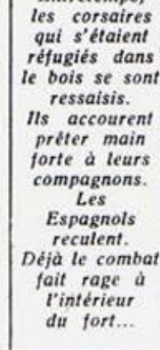


Ils se joignent au second groupe des assaillants.





Sitôt dit, sitôt fait. Les corsaires feignent une attaque du fort, puis une retraite en débandade. L'ennemi donne dans le piège, et s'élance à leur poursuite, quittant les fortifications...



Alors les flibustiers font brusquement volte-face : c'est le corps à corps endiablé, la lutte sans merci...



Entretemps, les corsaires qui s'étaient réfugiés dans le bois se sont ressaisis. Ils accourent prêter main forte à leurs compagnons. Les Espagnols reculent. Déjà le combat fait rage à l'intérieur du fort...

Jeudi prochain : L'HONNEUR DU COMTE DE LERMA !... (A suivre.)

Nabluk l'Esquimau

TEXTE ET DESSIN DE FRANÇOIS CRAENHALS

Nabluk et son fils Komok sont partis à la chasse au phoque. Le jeune Komok vient de construire un iglou...

Il s'agit alors de placer les objets usuels dans des niches intérieures, à portée de la main, de manière à rendre inutile presque tout mouvement.

Enfin, lorsque Nabluk allume la petite lampe à huile de phoque, il adresse un sourire satisfait à Komok.

— Voilà ! tout est terminé ! Etends-toi, bois ton thé, mange et dors ! Tu l'as bien mérité...

Le croiriez-vous, au bout de quelque temps, les deux hommes sont incommodés par la chaleur; ils doivent enlever leurs manteaux, à cause de cette petite mèche de lichen qui brûle dans un peu d'huile de phoque. Mais une fois que Nabluk a soufflé la mèche, le froid arctique reprend ses droits et leur haleine gèle sur leurs visages avec un bruit de cuir qui se déchire.

Au matin, le père et le fils se mettent en route. Nabluk précède Komok; de temps à autre, il se penche sur un ancien trou de phoque, puis sur un autre. Enfin, il s'arrête :

— Je vais attendre ici ! Toi, essaie ailleurs !...

Komok est au comble du bonheur; il s'installe au bord d'un trou par lequel le phoque doit venir respirer. Les heures passent. La pointe du harpon solidement fixée sur le bâton par la corde qui est enroulée à son poignet, le jeune Komok se tient prêt à frapper.

Mais, traîtreusement, le froid l'engourdit; la brise lui blanchit le nez et le menton. Par deux fois déjà, il a été obligé de se frotter le visage avec de la neige. Il s'impatiente, lorsque tout à coup, il entend craquer la fine couche de glace qui s'est formée au fond du trou. Il frappe de toutes ses forces, mais le maladroit lance mal son harpon qui se fiche dans la glace de la paroi. Affolé, il regarde autour de lui. Non, il n'y a pas d'autres trous d'air dans les parages; si le phoque est vraiment à bout de souffle, il doit revenir ici, et alors... En effet, Komok entend un frottement; la bête, rendue méfiante, hésite, mais bientôt, poussée par la nécessité, elle soulève timidement la glace. Les yeux du jeune homme brillent. A peine a-t-il vu une petite tache noire émerger des glaçons, qu'il frappe; mais, soudain, il se sent entraîné vers le trou. Il tombe; il n'a que le temps de s'accrocher, de sa main restée libre, au bord de l'entonnoir. Alors commence la lutte entre Komok et le phoque blessé à mort. Bientôt les tractions de la bête se font plus faibles, puis cessent complètement. Komok amène sa victime sur la glace. Oh !... Il croyait tenir un monstre redoutable, et ce n'est qu'un tout jeune phoque, qu'il a tué !...

Il en est là de ses réflexions, lorsqu'un appel de son père le fait accourir. Nabluk lui montre l'horizon :

— Regarde aussi loin que tu peux voir !... Là-bas, c'est la mer. Il y a des animaux sur la plage. Allons-y, mais observe-moi et imite scrupuleusement tous mes gestes.

Komok aquiesce, intrigué. Jamais il n'a vu un feu pareil briller dans le regard de son père.

Pendant quelque temps, ils courent, pliés en deux, puis ils se jettent à terre. Alors Nabluk se livre à un étrange manège. A plat ventre, il imite à s'y méprendre la reptation du phoque.

Avec attention, Komok observe tous les mouvements de son père, qui, les pieds serrés, les mains aux hanches, avance d'un mouvement ondulatoire, lent et régulier. A son tour, il met en pratique ce singulier mode de locomotion. Deux cents mètres plus loin, il doit s'arrêter : les muscles de son ventre et de son cou lui font mal. Il regarde s'il est encore loin des bêtes, et ses yeux s'agrandissent. Il comprend maintenant l'excitation de Nabluk; là-bas, parmi les phoques, il y a sept morses. Komok se fait petit, aussi petit que possible. Nabluk, plus entraîné, continue son pénible chemin, les yeux fixés sur le chef de bande, un mâle colossal aux énormes défenses. Tuer un morse de sept mètres, cela signifie de la graisse, du cuir et de la viande pour une bonne partie de l'hiver. Depuis que les Blancs, avec leurs fusils, leur font une chasse acharnée, il n'en reste guère. C'est une chance inespérée pour un Esquimau que de pouvoir tuer un de ces mastodontes.

Nabluk, maintenant, n'est plus qu'à une dizaine de mètres de l'animal; son cœur bat à se rompre. Le morse est puissant et courageux !...

Komok se hâte, une expression terrifiée sur le visage. Non, ce n'est pas possible, son père qui lui parait minuscule, ne va pas affronter ce gigantesque animal ?

Et pourtant... D'une brusque détente, Nabluk a bondi sur ses pieds, sauté sur la bête et plongé son couteau dans son flanc.

Sur la plage, c'est la débandade générale. Mais avant que le mâle ne soit complètement immobile, Nabluk court vers un deuxième morse et recommence la même opération. Tout cela a duré si peu de temps que son fils arrive maintenant seulement à sa hauteur. Il s'est choisi quelques phoques de belle taille, auxquels il a coupé la retraite, et, après un bref combat, il ajoute à son palmarès trois pinnipèdes gras à souhait.

Nabluk et Komok prennent alors un repos bien mérité. Ah ! les belles heures qu'ils ont vécues ensemble.

Tous deux soupèsent les défenses du mâle. Pour cacher sa légitime fierté, Nabluk se lamente :

— Ah ! je me sens vieux !... J'aurais pu, si j'avais été plus habile, en tuer le double...

Komok le regarde, étonné :

— Mais avec cette bête nous n'avons plus à craindre l'hiver !

Et les deux hommes rient, comme s'ils avaient entendu la plus délicieuse plaisanterie du monde.

Brusquement, ils s'arrêtent; des aboiements leur parviennent et bientôt ils aperçoivent six traîneaux qui glissent vers eux. Ce sont les chasseurs de la tribu, qui, inquiets du départ subit de Nabluk et de Komok, se sont lancés sur leurs traces.

D'un geste large, les chasseurs leur montrent les bêtes étendues sur la banquise. Et les nouveaux venus, sans s'attarder à de vaines palabres, se mettent à la besogne. Les couteaux débitent les bêtes en énormes quartiers. Le cuir et les défenses sont remis aux deux héros; la viande est empilée d'un côté, la graisse de l'autre.

Nabluk se sent complètement réhabilité. Pour de longues années encore, il restera l' « INUIT », c'est-à-dire l'HOMME par excellence »...

FIN.

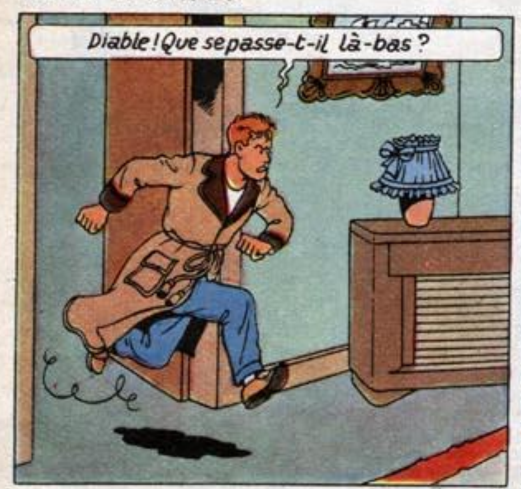


Le chef de bande, un mâle colossal aux énormes défenses.

L'énigmatique Monsieur Barelli

Le bandit, qui s'était caché dans un appartement à louer voisin de celui de Barelli, en est délogé par le propriétaire et deux visiteurs...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR

















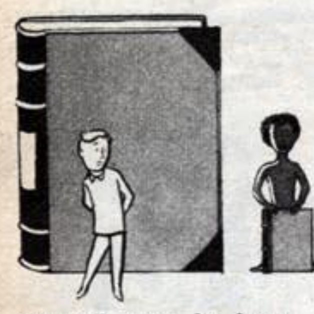






(A suivre.)

DES MOTS... DES MOTS... DES MOTS !



Comparé avec le français ou l'anglais, le vocabulaire des Arautas est extrêmement réduit. Il ne comprend que 400 à 500 mots.





POURQUOI les hommes parlent-ils tous des langues différentes ? Pourquoi le Français dit-il, par exemple, **frère**, et l'Italien **fratello**, alors que leur ancêtre commun, le Romain, disait **frater** ? Et ce mot-là a manifestement la même origine que le **Brûder** des Allemands, le **broeder** des Néerlandais, le **brother** des Anglais et même le **brat** des Russes. Petit à petit les langues se morcellent en dialectes sous des influences mystérieuses, et ceux qui parlent ces divers dialectes finissent par ne plus se comprendre entre eux. Il en résulte l'effroyable confusion actuelle.

De tous les hommes, les plus primitifs sont certainement les Australiens de l'intérieur des terres, notamment les Arantas. Leur vocabulaire est incroyablement réduit : il ne comprend que 400 à 500 mots.

*

UN vocabulaire primitif n'est pas nécessairement simple. En Kamilaroï, un autre dialecte australien, il existe des quantités de mots pour désigner des objets particuliers, mais aucun pour désigner une idée générale. Il y a notamment des douzaines de noms pour qualifier toutes les espèces de serpents, les noirs, les bruns, les zèbrés, les cornus, etc., mais aucun pour désigner un serpent quelconque. Il existe neuf mots pour désigner la noix de coco à ses divers stades de maturité, mais aucun mot ne signifie simplement noix de coco.

*

DANS la douzaine de dialectes que l'on parle aux Iles Andamans, chaque substantif est défini par rapport à une des 7 parties du corps. **Ot-co** signifie la tête, **t-ot-co,** ma tête. Puisque canot se dit **roa,** proue se dit dès lors roa-t-ot-co. Ainsi appelle-t-on également la main, la tête du bras, et le pouce, la tête de la main.

*

AUX Iles Fidji se parle la langue la plus impénétrable qui soit. Les phrases sont bourrées de sons et de mots intraduisibles qui servent uniquement à rendre le récit intéressant. Le nom des objets change avec leur nombre. **Udundu,** une dizaine de canots, **bola,** une centaine de canots. **Buru,** dix noix de coco, **selavo,** cent noix de coco.

*

LE malais est extraordinairement simple au point de vue grammatical. Les verbes sont toujours à l'infinitif. Pour former un pluriel, on répète deux fois le singulier. **Pisang,** une banane, **pisang-pisang,** des bananes.

Toutes les conversations se déroulent d'une manière pompeuse à la troisième personne. Les vieux mots **« sahaya »** (esclave) et **tuan** (maître), tiennent lieu de « je » et de « tu ». Il est grossier de se servir du pronom **koué** (tu).

*

EN Eskimo un seul mot a le sens de toute une phrase, mais ce n'est qu'un mot puisque les syllabes qui le composent n'ont pas de sens, si on les isole du verbe. Chaque syllabe modifie subtilement le sens des précédentes. Ainsi **Takoleratag - tainogtog** signifie « après l'avoir cherché pendant longtemps, enfin il le trouva ».

*

LES langues africaines sont encore plus compliquées. Elles comprennent 21 classes de substantifs et d'adjectifs, 12 cas, 4 pluriels et, ce qui n'arrange rien, des tonalités expressives qui changent la signification des phrases. Ces tonalités indiquent notamment la négation. Dit sur une note qui s'infléchit vers le haut: « Je vais vous tuer », signifie « Je ne vais pas vous tuer ». Ce qui est assez différent. Une mauvaise connaissance de la langue peut être dangereuse, on s'en doute.

*



LE langage des Boschimans de la forêt africaine comprend de nombreux claquements de langue comparables au **tut-tut** que nous prononçons par dépit, au **tsk-tsk** que grand'mère laisse échapper quand nous faisons une tache sur la nappe ou au bruit que nous émettons pour faire avancer un cheval. Les Boschimans se servent de 36 claquements de ce genre. Ce qui est difficile pour l'Européen ce n'est pas de les prononcer, mais de les incorporer correctement aux mots.

*



LES six langues les plus répandues dans le monde sont dans l'ordre : le chinois, l'hindoustani, l'anglais, le russe, l'espagnol et l'arabe. Les deux premières sont parlées, chacune, par 400 millions d'êtres; l'anglais par 200 millions seulement, mais 500 millions d'individus le comprennent. Le russe est parlé par 100 millions de gens, mais il en est 80 millions qui s'en servent incidemment. L'espagnol est utilisé par 100 millions d'hommes; l'arabe par 60 millions.

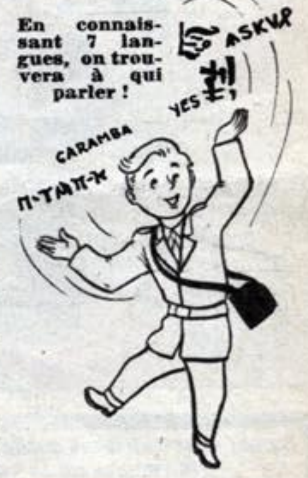
Le français est dans une situation particulière : il n'est la première langue que de 50 millions d'individus, mais cinq fois plus de gens l'ont adopté comme seconde langue.

*

En connaissant sept langues, dont cinq indo-européennes, on trouvera à qui parler dans n'importe quelle grande ville du monde. En en connaissant dix, on a beaucoup de chances de se faire comprendre partout.



Les six langues les plus répandues : le chinois, l'hindoustani, l'anglais, le russe, l'espagnol et l'arabe.



En connaissant 7 langues, on trouvera à qui parler !



Allo! Allo! le Monde vous parle!...

LE METIER DE PHOTOGRAPHE AERIEN N'EST PAS UNE SINECURE



SAVEZ-VOUS que pour photographier une région de 25 km. sur 40 km., le pilote et le photographe doivent tournoyer dans le ciel durant cinq à six heures ? S'ils volent à une vitesse moyenne de 250 km./h., cela leur fait 1,500 km. de vol sans interruption !

De plus, les séances de prises de vues aériennes exigent du pilote une très grande attention; en fait, leur réussite dépend de l'exactitude avec laquelle il aura fait évoluer son appareil, par rapport au point à photographier, durant les opérations. Un écart de plus d'un degré avec le cap à suivre, ou de 10 mètres en hauteur fausse les dimensions des photos. De sa cabine de contrôle, l'observateur-photographe ne cesse de lui transmettre, par téléphone, ses indications sur la position à prendre.

Enfin, dans nos contrées, l'aérocartographie ne peut se pratiquer qu'en hiver, car le feuillage des arbres empêche de distinguer clairement les voies et les routes sur les photos.

LA T.S.F. DANS UN PETIT CHAPEAU !

VOUS l'avez deviné ! Il s'agit d'une invention américaine ! Ce radio-chapeau se compose d'une sorte de casque colonial, surmonté d'un cadre orientable, de deux lampes miniatures, et d'un bouton d'accord placé à l'avant. L'écouteur, qui vient se coller contre votre oreille, est fixé sous le bord gauche du chapeau. Ce couvre-chef original, qui ne pèse pas plus de 350 grammes, est vendu en Amérique pour 8 dollars (soit 2,800 fr. franç.).



ET L'EMPEREUR CAPITULA



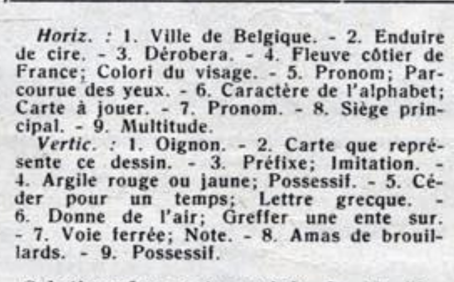
AU temps de Napoléon, toutes les dames du monde portaient des châles de Cachemire qu'on importait de l'Hindoustan.

Or, un jour, l'Empereur décida que plus un seul châle de Cachemire n'entrerait en France. « Les femmes n'auront qu'à s'en passer », décréta-t-il. Toutes les dames furent au désespoir ! Jamais elles ne pourraient vivre sans leurs beaux fichus de soie, si chauds et si pratiques contre les maux de têtes, maux de dents, etc. Un matin que l'Impératrice arborait encore un de ces châles, Napoléon, excédé, le mit en pièces. Mais le lendemain... l'entêtée en portait un autre. L'Empereur s'en fut alors inspecter la garde robe de sa femme, et n'y trouva pas moins de trois cent cinquante fichus de Cachemire ! « Mais puisque c'est la mode ! » gémissait Joséphine. L'Empereur, désarmé, capitula.

CE QU'IL EN COUTE DE SE LOGER

SI vous gagnez 100 francs, vous payerez pour vous loger : en France, 2 fr. 50; en Russie, 10 francs; en Suisse, 13 fr. 50; au Danemark, 16 fr. 50; en Allemagne, 17 fr. 50; en Belgique, aux Etats-Unis, en Autriche : 20 francs; en Grande-Bretagne, 22 fr. 50; au Canada, 27 fr. 50



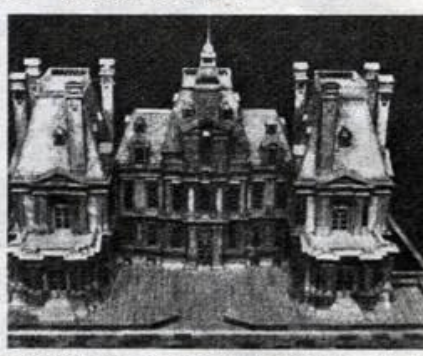


Horiz. : 1. Ville de Belgique. - 2. Enduire de cire. - 3. Dérobera. - 4. Fleuve côtier de France; Colori du visage. - 5. Pronom; Parcourue des yeux. - 6. Caractère de l'alphabet; Carte à jouer. - 7. Pronom. - 8. Siège principal. - 9. Multitude.

Vertic. : 1. Oignon. - 2. Carte que représente ce dessin. - 3. Préfixe; Imitation. - 4. Argile rouge ou jaune; Possessif. - 5. Céder pour un temps; Lettre grecque. - 6. Donne de l'air; Greffer une ente sur. - 7. Voie ferrée; Note. - 8. Amas de brouillards. - 9. Possessif.

Solution des mots croisés du N° 50.
Horiz. : 1. Ica. - 2. Mol. - 3. Ame. - 4. Go. - 5. Ete. - 6. Sire. - 7. Vol. - 8 Ede. - 9. Eu. - 10. Io; Si. - 11. Rail. - 12. Us.
Vertic. : 1. Images; Li. - 2. Locomotive; Or. - 3. Ale; Erode; Au. - 4. Eleusis. - 5. Il.

MAISONS-LAFFITTE... EN ALLUMETTES !



C'EST un musicien de Genève, Monsieur M.G. Massa, qui a réalisé cette maquette, reproduction exacte du château de Maisons-Laffitte, près de Versailles. Il a employé pour tout matériau... 25.587 allumettes, et le bois de 598 boîtes à allumettes. Ce chef-d'œuvre d'habileté et de patience représente 2.456 heures de travail. Voilà qui mérite un coup de chapeau, n'est-il pas vrai ? (Photo Wassermann.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
La police a découvert la retraite d'Olrik au Shephaerd's Hotel. Kamal et Mortimer s'y rendent aussitôt, mais Olrik et ses complices réussissent à tromper la vigilance du professeur, et s'esquivent à la barbe des policiers...


Vingt minutes plus tard, dans un coin de l'"Arabic Hall"...
Eh bien, docteur ?
Rien de grave ; dans quelques instants, il n'y paraîtra plus !


A ce moment rentrent les policiers que le commissaire avait lancés à la poursuite de la "Lincoln"...
Ah, vous voilà !... Alors ?...


Rien, commissaire. Ils nous ont semés avec une aisance déconcertante.
Je l'appréhendais. Avec l'avance qu'ils avaient, c'était inévitable, et sauf...


Mais un appel lui coupe la parole...
Kamal !
Hello, Mortimer !


Ah, enfin, vous voilà réveillé !
Oui... et je viens d'entendre le rapport de vos hommes ! Ainsi je les ai laissé filer ! Damned !...


Ne vous tourmentez pas ! Ce n'est pas votre faute s'ils ont réussi à vous faire avaler un soporifique...
Quoi !? Un soporifique ?... C'était donc ce maudit café ?... Mais le boy qui m'a servi, l'avez-vous interrogé ?


Impossible ! Il a disparu ! Un complice, naturellement... De plus, la perquisition de l'appartement et des bagages n'a rien donné. Une fois de plus la piste est brouillée, mais il nous reste Mr Abdul, et celui-là, je vous le promets, va faire connaissance avec la manière forte !...


Oui, c'est notre dernière chance, mais avant d'en arriver là, laissez-moi tenter quelque chose. J'ai mon idée...
Soit ! Mais après cela, fini ! Je le fais coffrer ! Il nous a assez roulés cet oiseau-là !...


Cependant, curieuse coïncidence, arrivés dans leur nouvelle retraite, Olrik et son complice discutent eux aussi le cas d'Abdul...
C'est cet idiot qui est la cause de tout !


Naturellement, le gars a pris peur et...
... et quand un gars de ce genre prend peur, il n'est pas de gaffe qu'il ne commette... Aussi, il va falloir aviser !...


Le lendemain après-midi, au Musée, Abdul, rongé d'inquiétude, et en proie aux plus sombres pressentiments, essaie en vain de poursuivre son travail...


Mais la porte qui s'ouvre brusquement le fait sursauter.
Ya Salam ! Vous m'avez fait peur !...


Ah ! vraiment ? Eh bien, vous aurez encore bien plus peur lorsque vous m'aurez entendu... JE SAIS TOUT !!!...
Quoi !... Que... que voulez-vous dire ?...


Je veux dire que je connais vos accointances avec la bande Olrik, alias Hilton !... Dois-je préciser ?
Vous... vous savez !?!... Malheur sur moi !


Anéanti, Abdul s'écroule sur son siège...
Oui, la partie est perdue pour vous, et il serait imprudent d'essayer de finasser plus longtemps. Je suis certain que vous avez été entraîné dans cette affaire, malgré vous ; de ce fait, je serais assez disposé à intercéder en votre faveur, à condition que vous fassiez preuve de la plus entière franchise. Il vous reste une unique chance de vous racheter... Parlez !...
Eh bien, tant pis !... Je vais tout vous dire...

(A suivre.)